



**Astérior**

Philosophie, histoire des idées, pensée politique

20 | 2019

Les dissonances du doux commerce

---

## Les origines d'un projet critique et la question du néolibéralisme : Foucault, une philosophie aux frontières

*The origins of a critical project and the question of neoliberalism: Foucault, a philosophy on the borders*

Carolina Verlengia

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asterion/3991>

DOI : 10.4000/asterion.3991

ISSN : 1762-6110

### Éditeur

ENS Éditions

Ce document vous est offert par Bibliothèque Diderot de Lyon ENS



### Référence électronique

Carolina Verlengia, « Les origines d'un projet critique et la question du néolibéralisme : Foucault, une philosophie aux frontières », *Astérior* [En ligne], 20 | 2019, mis en ligne le 09 juillet 2019, consulté le 22 août 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asterion/3991> ; DOI : 10.4000/asterion.3991

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 août 2019.



Astérior est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Les origines d'un projet critique et la question du néolibéralisme : Foucault, une philosophie aux frontières

*The origins of a critical project and the question of neoliberalism: Foucault, a philosophy on the borders*

Carolina Verlengia

---

- 1 La trajectoire foucauldienne des années 1970 est marquée par une inventivité théorique particulièrement riche, dont témoignent les concepts de biopolitique et de gouvernementalité. Le lien entre cette créativité conceptuelle et la situation historique de ces années-là s'éclaire par l'analyse de la manière dont Michel Foucault cherche à articuler, au long de cette décennie, les niveaux théorique et pratique – mouvement marqué par une réflexion à la fois interne, portant sur lui-même et son rôle en tant qu'intellectuel, et externe, visant à définir de nouvelles façons d'envisager la résistance et le changement social. De tels aspects forment la base d'un véritable *projet critique* que le philosophe commence à mettre en œuvre dès la seconde moitié des années 1970. Son cours, à la fin de cette décennie, traite d'un nouvel objet : le néolibéralisme. Mais quel lien établir entre son projet critique et l'intérêt qu'il manifeste pour ce courant de pensée ? Pourquoi s'être arrêté si longuement sur le néolibéralisme dans un cours initialement destiné – comme son titre l'indique<sup>1</sup> – à la généalogie de la biopolitique ? Cette question, sans doute, a déjà fait couler beaucoup d'encre. Il nous paraît nécessaire, toutefois, de nuancer les explications selon lesquelles il s'agirait soit d'une « dénonciation prémonitoire »<sup>2</sup>, soit d'une supposée « séduction » du philosophe par ce courant de pensée<sup>3</sup>.
- 2 Plutôt que de s'insérer dans des cases particulières et fixes, l'on peut dire que la pensée foucauldienne se place aux *frontières* : frontières entre différentes disciplines, entre des courants distincts, entre des stratégies multiples, ou encore, aux frontières là où la

différence, la transformation envisagée, rencontre une possibilité de réalisation dans le présent réel. Afin de rendre compte de ce mouvement, nous commencerons par interroger une partie du débat actuel sur la lecture foucauldienne du néolibéralisme. Cette analyse montrera l'importance d'un travail de contextualisation, à la fois interne et externe, de la pensée foucauldienne, afin de mieux comprendre sa démarche philosophique. Nous pourrions alors, sur ces bases, analyser de manière plus détaillée son projet critique, et mieux comprendre, *in fine*, le sens qu'il donnait à ses interventions en tant qu'intellectuel, ainsi qu'à quelques-unes des frontières autour desquelles il a pu faire jouer savoir et action, pensée théorique et pratique.

## Penser le néolibéralisme

- 3 Les discussions les plus récentes sur la lecture foucauldienne du néolibéralisme se sont polarisées, de manière plus ou moins schématique, autour de deux axes interprétatifs : l'un présentant Foucault comme un adversaire du néolibéralisme, l'autre mettant plutôt en avant une proximité du philosophe avec ce courant de pensée. Serge Audier aborde le premier axe de ce clivage de manière intéressante, sa position se rapprochant plutôt du second axe – non sans porter lui-même, bien évidemment, un regard critique<sup>4</sup>. Pour les lecteurs et chercheurs des années 2000-2010, explique-t-il, « Foucault est soudain apparu [...] – au point que, pour beaucoup, la question ne devait même pas se poser – [comme] un adversaire naturellement intransigeant et lucide du néolibéralisme ». La génération de lecteurs de 2000-2010 n'aurait ainsi interprété les leçons de Foucault sur le néolibéralisme « qu'à la lumière de la réalité socio-économique des années 2000-2010 », accueillant ces leçons « comme une pure et simple dénonciation à la fois prémonitoire et dévastatrice du néolibéralisme, dont elles auraient dévoilé l'essence », faisant de Foucault un authentique anti-néolibéral<sup>5</sup>. Or, pour S. Audier, « il n'est pas du tout certain qu'[il] ait été un critique radical du néolibéralisme », et un véritable abîme sépare Foucault de « certains de ses "usagers" contemporains » – il cite ici, notamment, Christian Laval et Wendy Brown<sup>6</sup>, auxquels nous pouvons ajouter, également, Thomas Lemke. La toute première réception du cours de 1979, ajoute-t-il, faisait déjà apparaître « ce que sera la matrice infatigablement et sempiternellement répétée du discours néo-foucauldien sur le néolibéralisme pendant plusieurs décennies », à savoir l'idée que le néolibéralisme ne doit pas être compris comme représentant d'un pur *laisser-faire*, mais plutôt comme une « nouvelle conception de l'individu-entrepreneur et de la société structurée autour d'un modèle concurrentiel »<sup>7</sup>.
- 4 Du côté de ceux qui mettent en avant un certain penchant de Foucault pour le néolibéralisme, nous pouvons citer, notamment, José Moreno Pestaña et Daniel Zamora (ainsi que Michael Behrent et Michael Scott Christofferson, tous les deux coauteurs du livre édité par D. Zamora, *Critiquer Foucault*). J. M. Pestaña affirme que « demeure dans le Foucault de la fin une bonne partie de la critique culturelle du gauchisme et un programme proche d'une social-démocratie très libérale », raison pour laquelle il serait difficile « de construire une quelconque position politique de gauche avec ou à partir du premier ou dernier Foucault [:] elle demeurerait alors trop proche d'un néolibéralisme culturellement radical »<sup>8</sup>. J. M. Pestaña critique, en outre, « l'inconstance » politique de Foucault, et affirme qu'« à la fin des années 1970, il aurait flirté avec le néolibéralisme »<sup>9</sup>. D. Zamora, de son côté, considère que « l'enjeu du débat dans lequel se situe Foucault est [...] bien celui du choix entre l'acceptation du capitalisme ou celui du socialisme et de la

réduction des inégalités », et, d'après lui, « le “dernier” Foucault semble avoir fait son choix », en exprimant une sympathie « à peine voilée et peu critique pour le néolibéralisme naissant »<sup>10</sup>.

- 5 Ces derniers travaux ne laissent pas de côté, comme le regrettait S. Audier pour la génération de 2000-2010, la question du contexte intellectuel et politique dans lequel Foucault a prononcé son cours de 1979. Il nous semble, toutefois, que leur manière de poser le problème en termes d'adhésion ou non-adhésion, sympathie ou aversion pour le néolibéralisme, ne correspond pas à la démarche intellectuelle et politique de Foucault lui-même<sup>11</sup>, qui, même pendant sa période la plus militante, n'a jamais appartenu à un courant, mais se liait plutôt à des actions spécifiques, relatives à des événements ponctuels. Ce bref aperçu du large débat sur la lecture foucauldienne du néolibéralisme nous permet de relever quelques-uns des principaux problèmes qu'il soulève. Foucault commente lui-même, en 1984, cette tendance qui consiste à essayer de le classer : « je crois avoir été localisé tour à tour et parfois simultanément sur la plupart des cases de l'échiquier politique : anarchiste, gauchiste, marxiste tapageur ou occulte, nihiliste, antimarxiste explicite ou caché, technocrate au service du gaullisme, néolibéral... »<sup>12</sup>. Toutefois, Foucault l'affirme, aucune de ces caractérisations n'est, en soi, déterminante ; c'est prises ensemble qu'elles font sens :

Il est vrai que je n'aime pas m'identifier et que m'amuse la diversité des jugements et des classifications dont j'ai été l'objet. [...] Il faut bien se résoudre à voir, dans leur incapacité à me situer, quelque chose qui tient à moi. Et qui concerne sans doute fondamentalement *ma façon d'approcher les questions de la politique*. Il est vrai que mon attitude ne relève pas de cette forme critique qui, sous prétexte d'un examen méthodique, récuserait toutes les solutions possibles, sauf une qui serait la bonne. Elle est plutôt de l'ordre de la « *problématisation* » : c'est-à-dire, de l'élaboration d'un domaine de faits, de pratiques et de pensées qui me semblent poser des problèmes à la politique.<sup>13</sup>

- 6 Il devient clair, à la lecture de ce passage, que sa vision particulière de la théorie et de l'analyse des phénomènes sociohistoriques à partir d'une démarche de problématisation n'est pas compatible avec un effort de classification ou d'« étiquetage » – cela reviendrait à figer des positions, à enfermer la pensée dans des cases, ce pour quoi Foucault éprouvait une véritable aversion. Au regard de son expérience militante au sein de l'extrême gauche au début de la décennie, l'intérêt de Foucault pour le néolibéralisme peut avoir de quoi surprendre. Il nous semble tout à fait compréhensible, cependant, qu'il se soit penché sur un sujet si important à l'époque, politiquement et intellectuellement, puisque l'actualité est ici au cœur du questionnement.
- 7 Les cours de Foucault au Collège de France n'étaient pas, comme on le sait, de simples enseignements, ses leçons avaient, en général, une fonction politique<sup>14</sup>, définie à partir d'une *éthique intellectuelle activement réfléchie* – aspect toujours présent depuis le début de la décennie, mais qui commence à prendre des formes plus définies à partir de 1976. Qu'est-ce donc que penser et agir pour Foucault ? L'essentiel ici n'est pas d'interroger les possibles préférences voilées du philosophe, ni de savoir s'il a bien interprété ou non le néolibéralisme<sup>15</sup>, mais de comprendre quels étaient les enjeux sous-jacents à son cours de 1979 et quelle place celui-ci occupe vis-à-vis des autres cours, livres et interventions variées – laissant de côté, dans les limites de cet article, l'étude plus précise de sa lecture du néolibéralisme.

## 1976-1979, un tournant de la pensée foucauldienne

- 8 Durant les années 1970, la production intellectuelle foucauldienne entretient un rapport spécial avec la conjoncture politique ouverte par « mai-juin 68 », et ses évolutions théoriques s'accompagnent de toute une série d'actions politiques dans le cadre de la gauche et de l'extrême gauche françaises. Penser la manière dont le philosophe expose ses recherches, à cette époque, à travers une « ontologie de l'actualité »<sup>16</sup> nous éclaire sur la façon dont s'opère, chez lui, le passage entre les niveaux philosophique et pratique, entre la théorie et le champ d'action. Ce que nous cherchons à mettre en évidence, à partir de l'étude du contexte idéologique et politique dans lequel s'insèrent les discussions foucauliennes sur le néolibéralisme, n'est pas la dépendance de celles-ci vis-à-vis de ce contexte, mais le type de questionnement que Foucault formule à partir de lui. La façon dont le philosophe aborde, en 1979, les modèles néolibéraux est directement liée à une problématisation plus générale de l'actualité, du rôle de l'intellectuel et d'une attitude critique prenant précisément pour objet, à son tour, cette actualité.
- 9 Les cours « *Il faut défendre la société* » (1975-1976), *Sécurité, territoire, population* (1977-1978) et *Naissance de la biopolitique* (1978-1979) constituent, d'un point de vue méthodologique, un moment à part dans l'ensemble de la démarche foucauldienne de recherche, raison pour laquelle ils méritent un traitement particulier. Une manière d'introduire la nouveauté représentée par ce « moment 1976-1979 » est d'analyser le rapport entre cours et livres publiés. En nous restreignant à la première moitié des années 1970, nous pouvons remarquer plusieurs correspondances entre les contenus des cours et des livres. Le contenu de l'ouvrage *Surveiller et punir* (1975), par exemple, se retrouve surtout dans le cours *La société punitive* (1973), mais il existait déjà une correspondance entre les thématiques de ce livre et celles du cours de l'année précédente, *Théories et institutions pénales* (1972). Le cours de 1974, *Le pouvoir psychiatrique*, revient sur les thèmes d'un livre plus ancien, *l'Histoire de la folie*, « pour le compléter et en infléchir le projet »<sup>17</sup>. Dans le cours *Les anormaux* (1975), Foucault s'oppose aux types d'analyse qui font référence à un « pouvoir dont la fonction majeure serait la répression »<sup>18</sup>, thème qu'il approfondit dans *La volonté de savoir*, premier volume de son *Histoire de la sexualité*. La critique du modèle répressif est également présente dans « *Il faut défendre la société* » (1976), dont la dernière leçon (sur la biopolitique) est reprise en partie dans ce livre ; mais ses hypothèses centrales – relatives au thème de la guerre et de la question de la population et des races – n'ont pas fait l'objet d'une publication de son vivant. Sans doute Foucault envisageait-il d'approfondir ces thèmes dans le sixième volume prévu de son *Histoire de la sexualité*, intitulé *Population et races*. Mais ce projet ayant été abandonné, le cours de 1976 n'a finalement débouché sur aucun livre.
- 10 Les changements ne se limitent pas, cependant, à ce seul niveau. Le cours « *Il faut défendre la société* » témoigne également d'un tournant théorique : il s'agit d'un moment où Foucault « évalue le chemin parcouru et trace les lignes des enquêtes à venir »<sup>19</sup>. Dans ce processus de réévaluation, il confère désormais à ses cours un caractère plus souple : ils deviennent un espace ouvert à la critique et à de nouveaux questionnements, permettant une plus grande perméabilité dans son rapport à l'actualité. Le résultat est clair : le contexte sociopolitique a, au sein des choix théoriques, un rôle essentiel à jouer. La question de l'adaptabilité des titres constitue un exemple parlant de cette souplesse, puisqu'ils ne correspondent plus, de façon précise, au contenu des cours. Cela montre

qu'il existe un décalage entre le moment où Foucault définit les bases de ce qu'il souhaite exposer, ainsi que les titres, et le moment où il intervient publiquement : en s'ouvrant de plus en plus à l'actualité, les thèmes, contenus et cheminements théoriques sont forcément modifiés, adaptés et reconfigurés, afin d'atteindre des objectifs critiques beaucoup plus marqués politiquement. Tel est le chemin qui amène Foucault à aborder pour la première fois dans ses cours, en 1979, un sujet aussi actuel que le néolibéralisme, et à faire des commentaires sur quelques personnalités politiques de l'époque. Ce mouvement d'ouverture donne donc naissance à des cours mobiles qui réagissent aux transformations contextuelles, à l'« aujourd'hui ».

- 11 C'est dans ce contexte spécifique, marqué par une approche généalogique originale, qu'émergent les deux concepts foucauldien les plus répandus aujourd'hui, ceux de biopolitique et de gouvernementalité. Ils sont les fruits de ce nouveau temps de problématisation : ce sont les conditions ouvertes par ce tournant qui ont permis leur développement, et ce dans le cadre plus large d'un nouveau projet critique. Ce point de vue nous permet de modifier l'approche de la question du néolibéralisme, en inscrivant ces analyses non seulement dans l'horizon théorique de la biopolitique, mais, à un niveau plus profond, dans ce moment éthico-critique<sup>20</sup> de sa pensée, où il pose les bases de sa nouvelle approche du pouvoir. Ce moment ne peut être reconnu que quand on regarde attentivement cette expérience spécifique de pensée que constituent les cours, d'où l'importance de les articuler avec les autres volets de l'activité intellectuelle de Foucault, les livres et les interventions (débat, entretiens, conférences). En 1986, Gilles Deleuze remarquait :

Il y a une chose qui est essentielle d'un bout à l'autre de l'œuvre de Foucault : il a toujours traité de formations historiques (de courte durée, ou finalement de longue durée), mais c'était toujours en rapport avec nous aujourd'hui. Il n'avait pas besoin de le dire explicitement dans ses livres, c'était trop évident, et il laissait aux entretiens qu'il avait dans les journaux le soin de le dire encore mieux. C'est pourquoi les entretiens de Foucault font pleinement partie de son œuvre.<sup>21</sup>

- 12 Dans cet extrait, Deleuze montre l'importance de l'articulation entre les livres et les entretiens pour comprendre la démarche philosophique foucauldienne et le rapport qu'il établit entre l'actualité et sa production intellectuelle. En prolongeant son argument, il est devenu tout à fait essentiel, depuis la publication des cours, de les articuler avec les livres et les multiples interventions orales et écrites, étant donné que ces cours, depuis « *Il faut défendre la société* » jusqu'à *Naissance de la biopolitique*, viennent prendre la place des livres. Ces cours sont, en outre, des moments d'exposition cruciaux, puisqu'ils nous offrent une entrée privilégiée dans le laboratoire de la pensée foucauldienne, nous permettant de visualiser la façon dont Foucault cherchait à la fois à intervenir en tant qu'intellectuel et à mettre à l'épreuve ses cadres théoriques.
- 13 Commentant le cours de 1976, Daniel Defert considère qu'il marque l'achèvement d'un cycle d'analyse généalogique. Selon lui, « il y a une continuité de méthodologie, il y a un objet un peu nouveau, mais c'est quand même un cours qui est un peu un abîme ». Il s'agit d'un des derniers discours de Foucault sur la négativité, d'un discours généalogique « fondé sur la passion, la violence, l'appropriation, la rationalité méchante » – dont la guerre serait, par rapport à cette analyse généalogique, presque une « construction et un abîme » –, tandis que le biopouvoir, de son côté, marquerait un autre mode d'analyse, qui se donne en termes de production et d'intensification<sup>22</sup>. À notre sens, toutefois, ce n'est pas seulement à la fin du cours, avec les concepts de biopouvoir et de biopolitique, que Foucault met en évidence une productivité du pouvoir. Il le fait depuis les premières

leçons, avec le refus de l'« hypothèse répressive »<sup>23</sup>. L'analyse généalogique mise en œuvre par Foucault dans « *Il faut défendre la société* » n'est pas seulement marquée par la négativité, elle est aussi ce qui permet d'envisager le *désassujettissement des savoirs historiques de lutte*<sup>24</sup> et de passer à l'extérieur de l'État – de « rendre compte de la constitution du sujet dans la trame historique » à partir d'une philosophie politique qui ne se construit plus autour de la loi et de l'interdiction. Comme l'argumente Defert, c'est plutôt vers la fin de ce cours, en effet, que Foucault rompt avec le discours de la guerre et de la bataille et, ainsi, avec un type de négativité qui lui est liée, mais les conditions qui lui permettent de se déplacer, au fil des leçons, vers de nouveaux sujets au détriment d'autres, sont posées dès le départ, et associées à cette nouvelle conception des cours. Si dans la première leçon Foucault se compare à un cachalot, « avec ses sauts en surface – moment de l'exposition – et ses longues plongées en profondeur – moment de la recherche [-] »<sup>25</sup>, nous voyons déjà s'esquisser, au long du cours, cette démarche d'écrevisse, qu'il évoquera plus tard, en 1979 – « je suis comme l'écrevisse, je me déplace latéralement »<sup>26</sup>. C'est de cette manière que nous envisageons l'émergence du mouvement dans lequel Foucault « invente pas à pas un autre espace, qui n'est pas celui d'un savoir en formation, mais celui, nécessairement ouvert, et en lequel celui qui parle se met lui-même à l'épreuve, d'un travail critique de la pensée sur ses propres limites »<sup>27</sup>. Tel serait le sens foucauldien de la « recherche en train de se faire », un mouvement donnant naissance à un projet critique dans lequel le philosophe inscrit ses analyses sur la biopolitique, la gouvernementalité et le néolibéralisme.

- 14 Selon Michel Senellart, le cours de 1976 traduit « un moment de doute, de lassitude et de remise en question », en révélant une tension, chez Foucault, entre deux niveaux d'élaboration conceptuelle des cours :

l'un suivant l'axe de formalisation mis à nu par la suite des Résumés, qui correspond au développement, plus ou moins planifié, d'un programme de recherche énoncé dans la Leçon inaugurale (et qui n'exclut pas, bien entendu, les découvertes, déplacements, reconfigurations, etc.); l'autre, suivant l'axe des interventions liées au contexte social et politique (création du GIP en 1971, rapports avec l'extrême gauche, etc.), qui *introduit l'événementiel dans l'ordre du discours théorique*. Non pas le plan de la théorie, d'un côté, et de l'autre, celui de la pratique, mais un certain *jeu entre deux modes distincts et solidaires de problématisation historico-philosophique*.<sup>28</sup>

- 15 Ce deuxième niveau nous amène au concept d'« ontologie de l'actualité » ou de « diagnostic du présent », et à la fonction spécifique que Foucault a voulu donner à l'activité philosophique, qui doit se poser la question « de ce présent qui est nous-mêmes »<sup>29</sup>. Pour lui, qui en 1977 ne se voit toujours ni comme philosophe, ni comme écrivain, il y a des « phénomènes de conjoncture qui font que, à un moment donné, tel problème apparaît comme un problème urgent, politiquement urgent, dans l'actualité »<sup>30</sup>, et c'est là que réside son intérêt. Le problème de la guerre – sujet alors brûlant, lié à la montée d'un activisme violent de l'extrême gauche et de l'extrême droite – se pose pour Foucault comme une question urgente au moment du cours de 1976, avec la nécessité de mettre en place une analyse politique qui ne tire pas ses sources des théories économiques et se fonde non pas « dans le cadre d'une théorie cohérente, mais *sur le fond d'une histoire réelle* »<sup>31</sup>. Telles sont les bases de la généalogie qu'il cherche à développer, une généalogie qui, partant d'un problème présent, lui permet de réviser ses hypothèses selon des besoins directement liés à la conjoncture politique de l'époque.

## Les fondements d'un projet critique

- 16 Dans un entretien de juin 1976, Foucault affirme que depuis *Histoire de la folie* et *Naissance de la clinique* il n'a pu parler d'autre chose que du pouvoir, même s'il n'avait pratiquement pas employé le mot et n'avait pas ce champ d'analyse à sa disposition. Cela est dû, selon lui, à une incapacité politique liée à la situation de l'époque, où l'on ne cherchait pas à comprendre comment le pouvoir s'exerçait, concrètement, dans la spécificité de ses mécanismes. Ce sont les « années 68 », affirme-t-il, qui ont permis le développement de ce champ d'analyse, « à partir de luttes quotidiennes et menées à la base ». C'est à ce moment que « *le concret du pouvoir est apparu* », ainsi que la fécondité des analyses du pouvoir, car ce sont elles qui ont permis, dans la continuité de ce mouvement critique inauguré par « mai-juin 68 », la mise en lumière d'aspects qui étaient restées dans le secret – et donc en dehors du champ de l'analyse politique<sup>32</sup>. Cela nous permet de saisir l'importance que Foucault attribue à cet épisode historique : bien qu'il ne vécût pas alors en France, il fut grandement touché par ses effets, et l'entrée de la question du pouvoir et de la politique dans ses travaux théoriques en est le témoin. Ainsi, si l'on considère non pas seulement les « événements de mai-juin 68 », mais l'ensemble des « années 68 », comme un moment historique dans lequel « ce qui se passe pendant ces deux mois prend sens puis continue à faire effet », comme le soutiennent Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini<sup>33</sup>, Foucault peut bel et bien être considéré comme un des acteurs de ces « années 68 ».
- 17 La contextualisation approfondie des cours de 1976 à 1979 nous éclaire sur les enjeux politiques et intellectuels liés à leur genèse, nous aidant à comprendre de quelle manière ils forment un ensemble, traversé par quelques problématiques centrales. Dans ce nouveau rapport à l'actualité, le philosophe dialogue directement avec son entourage et cherche non seulement à critiquer l'approche marxiste des rapports de pouvoir et de la question de l'État, mais également à aborder des sujets qui sont au cœur des débats d'une partie de l'extrême gauche – comme, par exemple, la question de la fascisation de l'État<sup>34</sup> et de l'utilisation de la violence politique comme moyen de lutte et de résistance. La critique des théories « totalisantes », ou « enveloppantes et globales », est une constante chez Foucault tout au long de la première moitié des années 1970, ce qui prend toute son importance et sa signification au sein de la définition du rôle de l'intellectuel et de l'éthique intellectuelle qu'il cherche alors à théoriser.
- 18 L'analyse de la première leçon du cours de 1976 est essentielle pour comprendre la façon dont Foucault définit les enjeux du cours face au contexte intellectuel et politique de l'époque. Dans cette leçon, le philosophe explique que la critique locale, qui se caractérise par « une sorte de production théorique autonome », s'est effectuée depuis dix ou quinze ans – ce qui ramène à la période des « années 68 » – à travers ce qu'il appelle des « retours de savoir », ou l'« insurrection de “savoirs assujettis” ». Foucault entend deux choses par « savoirs assujettis ». D'un côté, ce sont des « blocs de savoir historiques qui étaient présents et masqués à l'intérieur des ensembles fonctionnels et systématiques, et que la critique a pu faire réapparaître » par le moyen de l'érudition. De l'autre côté, ils sont aussi une série de savoirs disqualifiés, comme « non conceptuels » ou « insuffisamment élaborés », c'est-à-dire des savoirs inférieurs hiérarchiquement par rapport au « niveau de la connaissance ou de la scientificité requises ». Il s'agit ainsi d'un « savoir des gens », le savoir, par exemple, de l'infirmier, du malade, du médecin<sup>35</sup>. L'essentiel de ce couplage



entre les « savoirs érudits » et les « savoirs des gens » réside dans sa force critique et dans le fait qu'ils créent un « savoir historique des luttes », dessinant des « *recherches généalogiques multiples* ». Foucault lui confère ainsi un statut d'« activité généalogique » : il ne vise pas simplement à opposer la multiplicité concrète des faits à l'unité abstraite de la théorie, mais précisément à « *faire jouer des savoirs locaux, discontinus, disqualifiés, non légitimes, contre l'instance théorique unitaire qui prétendait les filtrer, les hiérarchiser* »<sup>36</sup>. C'est pourquoi il appelle ce mouvement l'insurrection des savoirs, menant son combat d'abord et surtout contre les « *effets de pouvoir centralisateurs* », liés à l'institution et au fonctionnement du discours scientifique de nos sociétés. Dans ce sens, la généalogie se définit comme une sorte d'entreprise pour désassujettir les savoirs historiques, entreprise de *réactivation* des savoirs locaux pour les rendre libres de la coercition des discours théoriques unitaires et scientifiques<sup>37</sup>.

- 19 Le sens particulier qu'il donne ici à la démarche généalogique est, à notre sens, directement lié à la figure de l'intellectuel spécifique, développée de manière plus détaillée dans un entretien réalisé quelques mois après la fin du cours. Interrogé sur le rôle contemporain de l'intellectuel, Foucault reprend l'argument, déjà utilisé à plusieurs reprises depuis le début de la décennie, selon lequel on ne demande plus à l'intellectuel d'être le porteur d'une universalité, dans une forme consciente et élaborée, car un « nouveau mode de liaison entre la théorie et la pratique s'est établi ». Selon lui, à partir du moment où les intellectuels se sont rapprochés des luttes réelles, matérielles et quotidiennes, ils ont été capables « sinon de souder, du moins de réarticuler des catégories assez voisines qui étaient restées séparées ». Si l'intellectuel incarnait jusqu'ici la figure de l'écrivain, sujet libre et porteur d'une conscience universelle, « dès lors que la politisation s'opère à partir de l'activité spécifique de chacun, le seuil de l'*écriture*, comme marque sacralisante de l'intellectuel disparaît ; et peuvent se produire alors des liens transversaux de savoir à savoir, d'un point de politisation à un autre »<sup>38</sup>. C'est par là que ce nouveau rapport entre théorie et pratique permet le désassujettissement des savoirs disqualifiés, car il rend possible, en étant à la fois local et unificateur, la généralisation de la critique et la pluralisation des luttes.
- 20 Cette réflexion sur la place que l'intellectuel peut occuper vis-à-vis de la pratique des luttes nous offre les bases pour comprendre l'origine d'un nouveau projet critique foucauldien, marqué par une éthique intellectuelle et une moralité critique – puisant ses sources dans des expériences vécues au début de la décennie. Les remarques que Foucault développe, à l'époque, à propos du rôle de la philosophie et de l'écriture s'inscrivent, en outre, dans ce même contexte. Présenté comme philosophe dans un entretien de décembre 1970, il affirme que cela l'embarrasse car il ne se considère pas comme tel. Le problème, explique-t-il, est que la philosophie n'était devenue qu'un métier de professeur d'université, ce qui lui a fait perdre « tout son rôle, sa fonction et son autonomie »<sup>39</sup>. Or, c'était précisément le dépassement de cette seule fonction d'universitaire qu'il envisageait, ainsi que celle de l'écriture : les possibilités de changement demeuraient du côté des luttes quotidiennes, là où elles se croisent avec le champ d'action des intellectuels spécifiques – et la période durant laquelle Foucault participe au Groupe d'information sur les prisons (GIP) se caractérise, par exemple, par un moment où « agir [lui] semble plus important que travailler dans la bibliothèque »<sup>40</sup>. Agir au sein des luttes quotidiennes, construire des modèles théoriques et pratiques, donner un sens à l'écriture : les réflexions foucaaldiennes menées dans ce cadre cherchent précisément des

réponses à la question de l'articulation entre ces différents domaines de l'activité intellectuelle, en passant par une solution éthique.

- 21 C'est peut-être également sur les bases de ce projet que Foucault s'oppose aux discours qui posaient, à l'époque, la question de l'utilisation du terrorisme comme moyen de lutte antifasciste. En avril 1976, il relevait déjà la contre-productivité du terrorisme qui, en Occident, voulant éliminer par la terreur « les hommes du pouvoir et ceux qui leur obéissent aveuglement », a en fait produit l'effet inverse, en rendant « la classe bourgeoise encore plus attachée à son idéologie ». Employer « la terreur » pour la révolution, affirme-t-il, est une idée contradictoire, la nouveauté serait d'« inventer un exercice du pouvoir qui ne fasse pas peur »<sup>41</sup>. C'est la raison pour laquelle, selon lui, il ne faut pas faire appel au terrorisme, mais au « droit des gouvernés »<sup>42</sup> : il s'agit d'un droit à l'insoumission à l'égard des gouvernements, le droit à ne pas être d'accord. Ce qui manque à la population quand elle est sous un régime totalitaire est précisément cette ouverture pour exprimer son droit de gouverné, puisqu'il y a une sorte d'unité entre parti politique, appareils d'État, systèmes institutionnels et idéologie, « contrôlée de haut en bas, sans fissures, sans lacunes et sans dérivations possibles ». À l'inverse, dans le cas des sociétés de sécurité, il y a une « *marge de manœuvre* et un pluralisme toléré infiniment plus grands que dans les totalitarismes », dus à un exercice du pouvoir plus habile, plus subtil ou élastique<sup>43</sup>. Entre 1977 et 1978, Foucault cherche précisément à analyser la positivité des mouvements qui posent cette question du « droit au désaccord », en fondant ses luttes sur une opposition au pouvoir qui vise à les conduire. Dans la leçon du 1<sup>er</sup> mars 1978, le philosophe cherche à mettre en valeur et à dégager, à l'intérieur de l'histoire des arts de gouverner, les *révoltes de conduite* ou les *contre-conduites*, qui engagent la question du droit des gouvernés à travers certaines stratégies de résistance mises en place historiquement, depuis l'époque du pastorat jusqu'aux mécanismes de pouvoir les plus modernes<sup>44</sup>.
- 22 Le problème du pouvoir pastoral et de ses structures marque la « charnière » entre les crises économiques et les thèmes religieux, ce qui permet de l'aborder comme un « champ d'intelligibilité », ou principe de mise en relation. L'effet d'une telle position est fondamental : il rend possible un nouveau type d'analyse qui ne revient pas « aux vieilles conceptions de l'idéologie », qui n'affirme pas que les aspirations d'un groupe ou d'une classe « viennent se traduire, se refléter, s'exprimer dans quelque chose comme une croyance religieuse ». En changeant de point de vue, Foucault analyse ces questions non plus en tant que reflet ou transcription, mais plutôt « en forme de stratégies et de tactiques »<sup>45</sup> : à partir de ce principe d'intelligibilité, on peut repérer les « entrées tactiques » parmi lesquelles les processus de transformation et de modification des rapports de pouvoir prennent place<sup>46</sup>. C'est de cette manière qu'il met en relief non seulement ces possibilités de résistance et l'hétérogénéité propre à ces mouvements, mais également le fait qu'il y a, dans ce champ, *une place et un rôle spécifique pour la théorie* : ces conflits ou affrontements n'appellent pas seulement des tactiques, mais également « la mise en jeu d'*éléments théoriques* qui justifient moralement ou fondent en rationalité ces tactiques »<sup>47</sup>.
- 23 Ces analyses précises servent, pour Foucault, non seulement à s'opposer aux discours bellicistes, mais également à montrer la façon dont les choses changent et se transforment. Cela lui permet de souligner le fait que « ceux qui sont insérés dans ces relations de pouvoir, qui y sont impliqués, peuvent, dans leurs actions, dans leur résistance et leur rébellion, leur échapper, les transformer, bref, ne plus être soumis ».

C'est pourquoi l'on peut dire que son point de vue, ainsi que ses recherches, reposent « sur un *postulat d'optimisme absolu* »<sup>48</sup> : il ne cherche pas à montrer que les gens sont piégés, mais, au contraire, que les possibilités de transformation existent, qu'elles sont du côté des savoirs historiques de lutte, entre les mains de ceux qui sont impliqués dans les relations de pouvoir et veulent y résister ou leur échapper. C'est en ce sens qu'il se définit, à certaines occasions, comme journaliste, pour qui la question centrale doit toujours être le présent, et qu'il vise à faire de la philosophie un *journalisme radical*, capable d'offrir des outils à tous ceux qui veulent résister, qui veulent prendre en main leurs libertés<sup>49</sup>.

## Aux frontières : un espace de franchissement possible

- 24 Arrivés à ce point de notre discussion, nous sommes plus en mesure de comprendre la façon dont Foucault inscrit son analyse de la gouvernementalité dans un véritable projet critique, déjà partiellement formulé entre 1976 et 1977, mais dont il présente les principaux traits théoriques dans la conférence « Qu'est-ce que la critique ? », en mai 1978. Pour lui, la critique est, avant tout, une « *question d'attitude* », qui ne porte pas seulement une « raideur d'utilité », mais est également sous-tendue par un impératif plus général : Foucault parle de « l'attitude critique comme *vertu* en général ». Or, l'histoire des arts de gouverner, qui se sont multipliés à partir du XV<sup>e</sup> siècle en se posant la question fondamentale « comment gouverner ? », ne peut pas être dissociée de la question perpétuelle « comment ne pas être gouverné ? », posée parallèlement au processus de gouvernementalisation : « comment ne pas être gouverné *comme cela*, par cela, au nom de ces principes-ci, en vue de tels objectifs et par le moyen de tels procédés [...] ? ». Aux yeux du philosophe, ce type de questionnement se situe du côté de l'attitude critique, partenaire et adversaire même des arts de gouverner, en tant qu'il veut les récuser, les transformer ou les déplacer « à titre de *résistance essentielle* ». Il s'agit d'un mouvement qui fait partie d'« une sorte de forme culturelle générale, à la fois *attitude morale et politique*, manière de penser, etc. [...] : l'art de ne pas être tellement gouverné ». C'est pourquoi le foyer de la critique est ce faisceau de rapports qui nouent le pouvoir, la vérité et le sujet. La critique est le moyen par lequel l'individu interroge la vérité, un « art de l'inservitude volontaire » ou une « *indocilité réfléchie* », ayant ainsi pour fonction le *désassujettissement* dans le jeu de la politique de la vérité<sup>50</sup>. C'est sur la base de ces principes que Foucault, tout en créant de nouvelles catégories analytiques, s'intéresse aux mouvements qu'il associe aux notions de savoir historique des luttes ou de contre-conduites.
- 25 Il s'agit ainsi d'une vision de l'attitude critique qui permet la formation de *réseaux de relations* : le rapport entre cette conception de la critique et le rôle de l'intellectuel (spécifique) nous semble dès lors évident. L'attitude critique ou « activité généalogique » n'oppose pas la multiplicité des faits à une unité théorique, mais fait jouer les savoirs locaux, formant des réseaux lorsqu'ils s'unissent dans leur lutte. Pour Foucault, en effet, l'intelligibilité en histoire ne doit pas partir de l'unité, mais de la « multiplicité de processus extraordinairement divers où on trouverait justement ces résistances au pastorat, ces insurrections de conduite, où on trouverait le développement urbain [...] ». Ces phénomènes sont aussi des phénomènes d'intégration, de coagulation et de mise en cohésion. Telle est la raison pour laquelle l'intelligibilité en histoire pourrait résider dans la constitution ou la composition des effets : « comment se composent les effets globaux

[...] [ou] effets de masse ? [...] Comment s'est constitué l'effet État à partir de [ces] mille processus divers [...] ? »<sup>51</sup> C'est par là que Foucault essaie de faire apparaître la généralité du pouvoir et des formes de résistance, mais aussi le sens de son propre travail : construire, à partir de la pratique même des hommes, « une analyse en termes de micro-pouvoirs [qui] rejoint sans aucune difficulté l'analyse de problèmes [généraux] comme ceux du gouvernement et de l'État »<sup>52</sup>.

- 26 Poursuivant son travail sur le fonctionnement des techniques modernes de pouvoir, Foucault consacre de nombreuses leçons à l'art libéral de gouverner. La particularité de *Naissance de la biopolitique* est que, dans ce cours, les recherches historiques s'entremêlent avec l'analyse du présent immédiat. C'est en tant que *réaction critique* au libéralisme représenté par Keynes que Foucault, dès le départ, étudie le néolibéralisme, dans le contexte d'une véritable « crise de gouvernementalité » liée à une ambiguïté fondamentale de l'art libéral de gouverner : cherchant à la fois à fabriquer et à gérer les libertés, celui-ci a mis en place de nombreux mécanismes interventionnistes qui ont, en réalité, fini par produire l'effet inverse de celui escompté. Des néolibéraux comme Hayek soutiennent qu'une telle logique interventionniste ne saurait protéger les libertés économiques et les États contre les périls du socialisme, du fascisme et du national-socialisme, et mène, au contraire, droit vers la « route de la servitude » – thèse dont Foucault constate le rôle décisif dans l'argumentation néolibérale. Cela marque un contexte de crise du libéralisme, qui « s'est manifesté dans un certain nombre de réévaluations, réestimations, nouveaux projets dans l'art de gouverner, formulés en Allemagne avant la guerre et immédiatement après la guerre, et formulés en Amérique actuellement »<sup>53</sup>. Mais il s'agit d'un effort critique, souligne Foucault, qui ne suffit pas pour autant à lever toute ambiguïté : en même temps que les néolibéraux cherchent à protéger le champ de l'économie de toute intervention publique, ils défendent l'instauration d'intenses mécanismes politiques, tournés vers la société (*Gesellschaftspolitik*), afin de garantir le bon fonctionnement de la dynamique concurrentielle.
- 27 Ce faisant, les analyses foucauldienne mettent en valeur deux facettes de ce néolibéralisme : d'un côté, une réaction critique efficace et transformative, de l'autre, une logique gouvernementale extrêmement active, cherchant à démultiplier l'emprise de son pouvoir à l'intérieur du corps social. De là, sans doute, ces interprétations contradictoires du rapport, favorable ou hostile, de Foucault au néolibéralisme. On gagnerait, toutefois, à sortir de cette opposition et à étudier la façon dont Foucault articule l'analyse de ces deux facettes, afin de produire une vision du présent qui sache à la fois critiquer une logique gouvernementale et en repérer les caractères positivement stratégiques. Cela tient à la manière dont le philosophe construit son approche : partir de ce qui existe dans la trame historique afin de comprendre ce qui ouvre la voie au possible. L'approche foucauldienne du néolibéralisme montre que, pour lui, dès lors qu'il s'agit de construire des stratégies de lutte, tout est matière à apprentissage ; à nous, du côté des gouvernés, de décider si l'on veut essayer de changer l'emprise de ce pouvoir, à partir de réappropriations, réadaptations, réorganisations, etc. – ce qui implique, Foucault l'a assez dit, de connaître en profondeur comment fonctionnent ces mécanismes de pouvoir.
- 28 Ainsi, ce n'est pas parce que Foucault montre la positivité productive du pouvoir qu'il affirme que nous sommes piégés, enfermés ; de la même façon, ce n'est pas parce qu'il souligne l'efficacité des révoltes religieuses ou l'inventivité du néolibéralisme qu'il se rapproche d'eux, se laisse séduire ou accepte leurs préceptes. Son nouveau projet critique tient, précisément, à prendre le présent en tant qu'objet principal afin de repérer

certaines entreprises critiques qui l'ont rendu possible et de souligner les processus de changement qu'elles ont pu entraîner. Les nouvelles grilles d'analyse qu'il a inventées et voulu tester n'étaient utiles pour lui que dans la mesure où elles l'aidaient à donner un sens critique à ce qu'il faisait, à casser les habitudes, à penser autrement, puisque ce sont précisément ces types d'attitudes qui permettent l'explicitation des points de transformation possible. Les conditions pour le changement social résident dans le développement de stratégies spécifiques à la fois de lutte et d'information, de mise en rapport et de production de savoirs ciblés dans le présent. En bref, la résistance s'exerce dans ces *points de frottement* où les mécanismes de pouvoir touchent le sujet et où le sujet, dans un acte de liberté, adapte, transforme, ou modifie précisément l'emprise de ce pouvoir sur lui. C'est à cette *frontière*, entre le gouvernement des autres et le gouvernement de soi, qu'il exerce son « droit de gouverné », le droit à ne pas être d'accord et à penser autrement.

- 29 Un peu plus tard, en 1984, dans une leçon intitulée « Qu'est-ce que les Lumières ? », où Foucault reprend le thème de la critique et de l'*Aufklärung*, il envisage la modernité « plutôt comme une *attitude* que comme une période de l'histoire ». Par attitude, il veut dire « un mode de relation à l'égard de l'actualité », « une manière de penser et de sentir, une manière aussi d'agir et de se conduire qui, tout à la fois, marque une appartenance et se présente comme une tâche. Un peu, sans doute, comme ce que les Grecs appelaient un *êthos* ». Cet *êthos*, cette attitude critique à l'égard de l'actualité comme *vertu*, porte une réflexion sur l'« aujourd'hui » comme « *différence* dans l'histoire et comme motif pour une tâche philosophique particulière »<sup>54</sup>. Cherchant à donner un contenu positif à cet *êthos* philosophique, consistant en une critique de l'actualité à travers une « ontologie historique de nous-mêmes », Foucault le définit comme une « *attitude limite* » : non pas un comportement de rejet, mais une position qui doit « *échapper à l'alternative du dehors et du dedans ; il faut être aux frontières* ». La critique se caractérise bien par cette analyse et cette réflexion sur les limites, mais, précise-t-il, « si la question kantienne était de savoir quelles limites la pensée doit renoncer à franchir, il [...] semble que la question critique, aujourd'hui, doit être retournée en question positive », c'est-à-dire « transformer la critique exercée dans la forme de la limitation nécessaire en une *critique pratique* sous la forme du *franchissement possible* ». Il est important de souligner : une critique pratique, un travail « aux limites de nous-mêmes » comme « *attitude expérimentale* », devant, d'un côté, « ouvrir un domaine d'enquêtes historiques, et de l'autre se mettre à l'épreuve de la réalité et de l'actualité, à la fois pour saisir les points où le changement est possible et souhaitable et pour déterminer la forme précise à donner à ce changement ». Ainsi, comme l'activité de l'intellectuel spécifique, cette ontologie historique de nous-mêmes s'éloigne des projets globaux, se rapprochant des transformations précises et locales, où, en réfléchissant sur les limites et en éprouvant leur franchissement possible, s'exerce ce « travail de nous-mêmes sur nous-mêmes en tant qu'êtres libres »<sup>55</sup>. Telle est la manière dont Foucault approfondit, dans une continuité visible, sa réflexion sur le rôle de l'intellectuel, ainsi que sur le rapport entre théorie et pratiques de lutte.
- 30 Judith Revel affirme que la « *différence dans l'histoire* » « [...] joue entre le présent et ce qui pourrait à tout moment le démentir, le faire basculer hors de lui-même, l'ouvrir à une autre chose que ce qu'il est déjà. La différence est désormais ce qui peut être imaginé entre un présent dont nous faisons partie et un avenir qu'il nous appartient au moins en partie de construire ». La différence est cette « *discontinuité possible*, au cœur du présent »<sup>56</sup>, elle est dans les frontières entre ce qui existe déjà et le virtuel désiré ou

désirable. En ce sens, la frontière est comme un lieu « idéal » de lutte où l'on peut faire jouer de multiples stratégies, provenant de rationalités ou formes de pensée les plus diverses, afin de construire quelque chose de nouveau. Et pourquoi ne pas rapprocher l'idée de ces frontières d'une figure curieuse, abordée par Foucault en 1967, celle des hétérotopies ? Des « espaces autres », une sorte de « contre-emplacement », une utopie réalisable dans laquelle « tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés »<sup>57</sup>. Les frontières sont donc ces endroits limites où ont lieu des rencontres, des frottements, où les multiples rationalités qui peuplent notre culture se touchent, s'influencent et se transforment, où l'on peut penser le différent, ou le virtuel, à l'intérieur du réel.

- 31 L'attitude critique, comme attitude morale et politique se plaçant dans ces frontières, nous permet de retourner le regard sur nous-mêmes et de construire une « ontologie de l'actualité » véritablement optimiste. Bien que nous soyons tous insérés à l'intérieur de rapports de pouvoir cherchant à conduire nos conduites, le processus de gouvernementalisation n'arrive pas à « totaliser »<sup>58</sup> le sujet, car là où la différence est possible, dans ces frontières, le désassujettissement prend forme à partir d'une « indocilité réfléchie » et d'un travail de nous sur nous-mêmes en tant qu'êtres libres. Le paradoxe libéral, comme l'explique M. Senellart, se situe dans le fait que le libéralisme est une « rationalité divisée, fissurée en quelque sorte de l'intérieur : de plus en plus totalisante, mais sans cesse confrontée à l'intotalisable ». C'est précisément de là que vient la possibilité de nouvelles formes de lutte : la critique, dans son sens radical, sert à « rompre les fausses évidences » et à « secouer l'inertie des habitudes », étant, également, « l'expérience permanente du franchissement. L'affranchissement, non comme horizon de libération définitive, mais comme franchissement, toujours à rejouer, des lignes de crise qui traversent un système (ses "frontières"), telle est, pour Foucault, l'attitude politique qu'il faut essayer de mettre en œuvre »<sup>59</sup>.

## Conclusion

- 32 L'étude de la démarche généalogique foucauldienne entre 1976 et 1979 nous a permis de mettre en évidence certains mots ou outils théoriques qui n'ont pas tout à fait un statut conceptuel, mais qui prennent alors une place très particulière. Ces outils viennent enrichir la trame argumentative qui soutient l'utilisation des grands concepts foucauldien, comme celui de biopolitique et de gouvernementalité. Les notions de *contre-conduite*, de *savoirs historiques de lutte*, de *droit des gouvernés* et, enfin, de *crise de gouvernementalité* en sont des exemples. Celles-ci sont très souvent les moyens grâce auxquels Foucault lie ses études historiques à son contexte politique – comme c'est le cas, par exemple, pour les contre-conduites et le mouvement des dissidents de l'Est –, constituant, également, les outils qui, à la fois, forgent et sont forgés par un projet critique s'efforçant de penser « ce que nous sommes aujourd'hui ». En outre, ce projet peut être un point d'appui central pour nous aider à comprendre le passage, chez Foucault, de la question de la politique et des pratiques de gouvernement à celle de l'éthique. Ce chemin explicatif nous permet de saisir, également, comment le philosophe aborde un thème auquel il ne cessera de revenir pendant la dernière période de sa vie, celui de l'« ontologie de l'actualité ».
- 33 L'étude de l'ensemble de ces éléments nous permet de comprendre comment il en vient à parler du néolibéralisme et de préciser la place que celui-ci occupe au sein de l'horizon

théorique de la biopolitique et de la gouvernementalité. Ce n'est qu'en analysant avec attention la trajectoire foucauldienne que nous pouvons comprendre la nature de son positionnement critique à la fin des années 1970, positionnement qui révèle l'originalité d'une pensée qui, tout en gardant de précieuses leçons tirées de l'expérience militante, a montré les faiblesses d'un certain comportement critique caractéristique de l'extrême gauche : son discours « belliciste » est non seulement dangereux, mais il sert de support à une lutte antifasciste, comme si l'on vivait encore, à l'époque, sous l'emprise d'un pouvoir étatique fascisant ou totalitaire. Voulant contrer une vision de l'État tout puissant, du pouvoir comme substance, ainsi qu'une vision unitaire et donc réductrice de la résistance – se limitant à la question de la révolution –, Foucault cherche à développer une attitude critique qui ne se fonde plus sur des « vieux schémas de lutte », mais qui soit novatrice et inventive. On ne peut pas contrer un nouveau type de pouvoir, souple et stratégique comme celui de la biopolitique, avec les mêmes instruments qu'auparavant, et l'on a de quoi apprendre des mouvements de contre-conduite – depuis ceux qui se sont insurgés contre le pouvoir pastoral ou, plus récemment, celui des dissidents – ainsi que du néolibéralisme et de son effort pour créer une gouvernementalité propre. Cela fait partie d'un besoin de renouveler la pensée critique, ainsi que d'un appel à la collaboration : pour Foucault, au lieu de se disputer, il serait plus sérieux de « faire des recherches les uns à côté des autres, un peu en divergence »<sup>60</sup>.

- 34 C'est en ce sens qu'il invite à faire jouer ensemble de multiples stratégies, qu'il se place aux bords de différentes disciplines ou fonctions – l'historien, le philosophe, le journaliste –, en bref, qu'il utilise, au-delà de leur origine disciplinaire, militante ou professionnelle, tel ou tel outil qui lui semble profitable à l'épreuve critique du franchissement. Aux limites entre l'aujourd'hui et le différent possible, la critique « ne fixe pas de frontières infranchissables et ne décrit pas de systèmes clos ; elle fait apparaître des singularités transformables, ces transformations ne pouvant s'effectuer que par un travail de la pensée sur elle-même : ce serait là le principe de l'histoire de la pensée comme activité critique », et le sens qu'il a donné à son travail et ses enseignements<sup>61</sup>. L'on comprend mieux alors pourquoi Foucault ne se satisfaisait ni de l'affirmation de l'écriture comme acte subversif par excellence, ni du seul statut d'universitaire. L'éthique de l'intellectuel, affirme-t-il, consiste à « se rendre capable en permanence de se déprendre de soi-même » : être à la fois universitaire et intellectuel, « c'est essayer de faire jouer un type de savoir et d'analyse qui est reçu et enseigné à l'université de façon à modifier non seulement la pensée des autres, mais aussi la sienne propre ». Ce double travail de modification est, pour Foucault, « la raison d'être des intellectuels », car c'est à partir de lui qu'ils peuvent réinterroger les évidences et dissiper les familiarités admises<sup>62</sup>. Reconnaître cela, c'est valoriser l'optimisme de la pensée d'un auteur qui refuse l'idée selon laquelle il n'existe pas d'« espace de manœuvre » possible, une pensée qui a mis en pratique une inventivité théorique généreuse, nous invitant à en faire de même. Mais Foucault insistait sur le besoin du « courage politique » pour produire des changements, et a souvent évoqué cette « connaissance de soi » nécessaire à l'activité critique et philosophique.

## NOTES

1. M. Foucault, *Naissance de la biopolitique : cours au Collège de France, 1978-1979*, F. Ewald, A. Fontana et M. Senellart éd., Paris, Gallimard, Seuil, 2004.
2. Expression utilisée par Serge Audier dans *Penser le « néolibéralisme » : le moment néolibéral, Foucault et la crise du socialisme*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2015, p. 10.
3. Voir, notamment, D. Zamora éd., *Critiquer Foucault : les années 1980 et la tentation néolibérale*, Bruxelles, Éditions Aden, 2014 ; J. L. Moreno Pestaña, *Foucault, la gauche et la politique*, S. Le Gall trad., Paris, Textuel, 2011 ; M. S. Christofferson, *Les intellectuels contre la gauche : l'idéologie antitotalitaire en France, 1968-1981*, A. Merlot trad., Marseille, Agone, 2009.
4. S. Audier argumente que « seule une lecture partielle et polémique, en définitive fautive », pourrait aller dans le sens de la définition de Foucault comme un « disciple de Hayek ou même des libéraux classiques ». Mais tout en affirmant que Foucault n'adhéra pas au néolibéralisme, il considère que le philosophe a traversé le néolibéralisme, et l'a même dépassé, mais *ne l'a pas vraiment critiqué*. Le fait que Foucault l'ait pris au sérieux comme entreprise critique des « "excès" du pouvoir » et qu'il ait considéré qu'il y avait « beaucoup et prioritairement à apprendre, côté socialiste, du libéralisme et du néolibéralisme », montre, pour S. Audier, que Foucault relève élogieusement ses apports plus qu'il ne lui adresse une vraie critique. S. Audier, *Penser le « néolibéralisme »*, *op. cit.*, p. 369 et 435.
5. *Ibid.*, p. 16-21.
6. *Ibid.*, p. 20, note 1. Voir aussi, T. Lemke, « "Marx sans guillemets" : Foucault, la gouvernementalité et la critique du néolibéralisme », M. Chemali trad., *Actuel Marx*, n° 36, 2004.
7. *Ibid.*, p. 20.
8. J. L. Moreno Pestaña, *Foucault, la gauche et la politique*, *op. cit.*, p. 131-132.
9. *Ibid.*, p. 14.
10. D. Zamora éd., *Critiquer Foucault : les années 1980 et la tentation néolibérale*, *op. cit.*, p. 111-112.
11. Sur cet aspect, l'interprétation de Geoffroy de Lagasnerie nous paraît plus intéressante. Celui-ci considère que Foucault n'interprète pas le néolibéralisme comme « un dogme dont il faudrait accepter les recommandations ou suivre les programmes. Son idée est plus subtile : elle consiste à se servir du néolibéralisme comme d'un test, à l'utiliser comme un instrument de critique de la réalité et de la pensée ». G. de Lagasnerie, *La dernière leçon de Michel Foucault : sur le néolibéralisme, la théorie et la politique*, Paris, Fayard, 2012, p. 28-29.
12. M. Foucault, « Polémique, politique et problématisations », dans *Dits et écrits, 1954-1988. II, 1976-1988*, D. Defert et F. Ewald éd., Paris, Gallimard, 2001 [ultérieurement DE], n° 342, p. 1412.
13. *Loc. cit.* (nous soulignons).



14. Comme l'affirme Michel Senellart, « tous les cours de Foucault, en un sens, sont “politiques” ». L'on ne pourrait distinguer les « cours politiques » des autres qu'à partir d'une « définition étroite de la politique que toute la démarche de Foucault vise précisément à contester ». C. Del Vento et J.-L. Fournel, « L'édition des cours et les “pistes” de Michel Foucault : entretiens avec Mauro Bertani, Alessandro Fontana et Michel Senellart », *Laboratoire italien. Politique et société*, n° 7, 2007, p. 182.
15. Il existe toute une série de critiques mettant en avant le fait que Foucault aurait mal interprété le néolibéralisme. Voir S. Audier, *Penser le « néolibéralisme »*, *op. cit.*, p. 65 et 118 ; et J. Solchany, *Wilhelm Röpke, l'autre Hayek : aux origines du néolibéralisme*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015, p. 22.
16. M. Foucault, « Qu'est-ce que les Lumières ? » (extrait du cours du 5 janvier 1983 au Collège de France), dans *DE*, II, n° 351.
17. M. Senellart, dans C. Del Vento et J.-L. Fournel, « L'édition des cours et les “pistes” de Michel Foucault », art. cité, p. 183.
18. M. Foucault, *Les anormaux : cours au Collège de France, 1974-1975*, F. Ewald et al. éd., Paris, Gallimard, Seuil, 1999, p. 39-40.
19. A. Fontana et M. Bertani, « Situation du cours », dans « *Il faut défendre la société* » : *cours au Collège de France, 1975-1976*, F. Ewald, M. Bertani et A. Fontana éd., Paris, Gallimard, Seuil, 1997, p. 247.
20. Le sens que nous donnons à ces termes sera expliqué dans la prochaine section de cet article.
21. G. Deleuze, *Pourparlers : 1972-1990*, Paris, Minuit, 2003, p. 143-144.
22. D. Defert, « Le “dispositif de guerre” comme analyseur des rapports de pouvoir », dans J.-C. Zancarini, *Lectures de Michel Foucault. Volume 1 : À propos de « Il faut défendre la société »*, Lyon, ENS Éditions, 2014, p. 59-65.
23. En juin 1976, Foucault affirmait avoir réussi à se débarrasser de la notion d'idéologie, mais pas encore totalement de celle de répression. Comme le philosophe l'explique dans le cours de 1976, bien que cette notion paraisse « si bien coller avec toute une série de phénomènes qui relèvent des effets du pouvoir », elle est « tout à fait inadéquate pour rendre compte de ce qu'il y a justement de producteur dans le pouvoir » : elle représente une vision négative et étroite du pouvoir, qui ne permet pas de saisir comment celui-ci se tient, comment il « ne pèse pas seulement comme une puissance qui dit non, mais qu'en fait il traverse, il produit des choses ». M. Foucault, « Entretien avec Michel Foucault », *DE*, II, n° 192, p. 148-149. C'est précisément cette productivité que Foucault cherche à saisir à partir du concept de gouvernementalité dans l'art libéral et néolibéral de gouverner.
24. M. Foucault, « *Il faut défendre la société* », *op. cit.*, p. 6.
25. M. Senellart, « Le cachalot et l'écrevisse : réflexion sur la rédaction des cours au Collège de France », *Cahiers de L'Herne*, n° 95, 2011, p. 153.
26. M. Foucault, *Naissance de la biopolitique*, *op. cit.*, p. 80.
27. M. Senellart, « Le cachalot et l'écrevisse : réflexion sur la rédaction des cours au Collège de France », art. cité, p. 153.
28. *Ibid.*, p. 151 (nous soulignons).
29. M. Foucault, « Non au sexe roi », *DE*, II, n° 200, p. 266.
30. Id., « Le pouvoir, une bête magnifique », *DE*, II, n° 212, p. 376-377.

31. *Ibid.*, p. 377.
32. Id., « Entretien avec Michel Foucault », *DE*, II, n° 192, p. 146 (nous soulignons).
33. J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, « Sortir de la bibliothèque ? (Essai de cartographie d'un des territoires de Michel Foucault) », *Astérian*, n° 7, 2010.
34. Sur ce sujet voir, notamment, le volume des *Temps Modernes* « entièrement conçu et réalisé sous la direction des militants maoïstes groupés autour de “La Cause du Peuple” » : Nouveau fascisme, nouvelle démocratie [numéro thématique], *Les Temps Modernes*, n° 310 bis, 1972.
35. M. Foucault, « *Il faut défendre la société* », *op. cit.*, p. 8-9.
36. Et c'est en ce sens que les généalogies sont des « anti-sciences ».
37. *Ibid.*, p. 9-11 (nous soulignons). Le problème, selon Foucault, des discours qui cherchent à prouver la scientificité du marxisme ou à faire du marxisme une science est qu'ils portent, avec cela, une ambition de pouvoir, une fois qu'ils s'opposent, en tant que science, aux autres types de savoir. Foucault pose la question de la façon suivante : « Quels types de savoir voulez-vous disqualifier du moment que vous dites que vous êtes une science ? ». En prétendant faire du marxisme une science, ils sont en train de lier au discours marxiste des effets de pouvoir propres au discours scientifique, p. 11.
38. M. Foucault, « La fonction politique de l'intellectuel », *DE*, II, n° 184, p. 110.
39. Id., « Folie, littérature, société », *DE*, I, n° 82, p. 982.
40. J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, « Sortir de la bibliothèque ? », art. cité.
41. M. Foucault, « Le savoir comme crime » (entretien avec S. Terayama, avril 1976), *DE*, II, n° 174, p. 83 ; Id., « Michel Foucault : crimes et châtement en U.R.S.S. et ailleurs... » (entretien avec K. S. Karol, janvier 1976), *DE*, II, n° 172, p. 74.
42. Id., « Va-t-on extradier Klaus Croissant ? » (*Le Nouvel Observateur*, n° 679, novembre 1977), *DE*, II, n° 210, p. 362 (nous soulignons).
43. Id., « Michel Foucault : la sécurité et l'État » (*Tribune socialiste*, 24-30 novembre 1977), *DE*, II, n° 213, p. 386-388.
44. Id., *Sécurité, territoire, population : cours au Collège de France, 1977-1978*, F. Ewald, A. Fontana et M. Senellart éd., Paris, Gallimard, Seuil, 2004, p. 204. À ce moment le mot « dissidence » lui semble convenable pour décrire « cette sorte de trame spécifique de résistance à des formes de pouvoir qui n'exercent pas la souveraineté et qui n'exploitent pas, mais qui conduisent ». Ce terme est, néanmoins, vite refusé, car trop lié à son époque au cas de « “la dissidence” dans les pays de l'Est et en Union soviétique ». Il convient toutefois de mettre en avant la positivité de ce terme qui, en russe, *inakomyслиachtchie*, veut dire « ceux qui pensent autrement », *ibid.*, p. 225, note 27.
45. *Ibid.*, p. 219.
46. *Ibid.*, note de bas de page, p. 220.
47. *Ibid.*, p. 220. Le mot « moral », ou « moralité », a une importance particulière, liant ce commentaire au projet critique que nous avons décrit. En outre, l'année suivante Foucault justifiera son choix de parler du néolibéralisme par une « raison de moralité critique », voir *Naissance de la biopolitique*, *op. cit.*, p. 192.
48. M. Foucault, « Entretien avec Michel Foucault », *DE*, II, n° 281, p. 912.
49. C'est dans ce contexte que Foucault met en pratique le projet journalistique lié à la révolution iranienne.

50. M. Foucault, *Qu'est-ce que la critique ? ; suivi de La culture de soi*, H.-P. Fruchaud, D. Lorenzini et A. I. Davidson éd., Paris, Vrin, 2015, p. 39.
51. Id., *Sécurité, territoire, population, op. cit.*, p. 244.
52. *Ibid.*, p. 366.
53. M. Foucault, *Naissance de la biopolitique, op. cit.*, p. 71.
54. Id., « Qu'est-ce que les Lumières ? », dans *DE*, II, n° 339, p. 1387.
55. *Ibid.*, p. 1393-1394 (nous soulignons).
56. J. Revel, *Foucault avec Merleau-Ponty : ontologie politique, présentisme et histoire*, Paris, Vrin, 2015, p. 41.
57. M. Foucault, « Des espaces autres », dans *DE*, II, n° 360, p. 1574-1575.
58. Comme l'affirme Judith Butler, « la critique commence par la présomption de gouvernementalisation et se poursuit avec l'échec de cette dernière à totaliser le sujet qu'elle cherche à connaître et à subjuguer » (J. Butler, « Qu'est-ce que la critique ? », C. Briane et M.-C. Granjon trad., dans M.-C. Granjon éd., *Penser avec Michel Foucault : théorie critique et pratiques politiques*, Paris, Karthala, 2005, p. 95).
59. M. Senellart, « La critique de la raison gouvernementale », dans G. Le Blanc et J. Terrel éd., *Foucault au Collège de France : un itinéraire*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2003, p. 147 (nous soulignons).
60. M. Foucault, « Entretien avec Michel Foucault », *DE*, II, n° 281, p. 914.
61. Id., « Préface à l'« Histoire de la sexualité » », *DE*, II, n° 340, p. 1399.
62. Id., « Le souci de la vérité », *DE*, II, n° 350, p. 1494-1495.

## RÉSUMÉS

Le cours de 1979 au Collège de France révèle-t-il un Michel Foucault « grand adversaire » du néolibéralisme ou un philosophe séduit par ce courant de pensée ? Cette question illustre l'effort de classification dont cet auteur a toujours été la cible. Le présent article propose, néanmoins, d'envisager son travail à partir d'une tout autre perspective : plutôt que de s'insérer dans des cases fixes, c'est aux *frontières* – entre différentes disciplines, courants ou stratégies – qu'une telle pensée se place. En interrogeant, tout d'abord, une partie du débat actuel sur la lecture foucauldienne du néolibéralisme, nous nous intéresserons, ensuite, aux différents contextes dans lesquels le philosophe insère sa réflexion sur ce thème. Ce faisant, nous serons plus en mesure de comprendre la manière dont il construit son travail, à cette époque, sur les bases d'un véritable *projet critique*, ce qui nous permet de mieux saisir, *in fine*, les particularités de l'horizon théorique à l'intérieur duquel Foucault développe ses analyses sur le néolibéralisme.

Does the 1979 lecture at the Collège de France reveal Michel Foucault as a “great opponent” of neoliberalism or as a philosopher attracted to this type of thought? This question illustrates the classification effort this author has always been the target of. This article proposes, however, to consider his work from a completely different point of view: rather than trying to insert it into fixed frames, it is on the *borders* –of different disciplines, currents or strategies– that such a

thought takes place. By questioning, at first, a part of the current debate on the Foucauldian reading of neoliberalism, we will then focus on the different contexts in which the philosopher inserts his reflection on this theme. This will enable us to understand better the way his reflection was, at that time, built on the basis of a real *critical project*, and therefore to apprehend, *in fine*, the particularities of the theoretical horizon that frames Foucault's analyses of neoliberalism.

## INDEX

**Keywords** : Michel Foucault, neoliberalism, critical project, biopolitics, governmentality, intellectual ethics, resistance

**Mots-clés** : Michel Foucault, néolibéralisme, projet critique, biopolitique, gouvernementalité, éthique intellectuelle, résistance

## AUTEUR

### CAROLINA VERLENGIA

ENS de Lyon, Triangle (UMR 5206) • Carolina Verlengia est titulaire d'un diplôme en sciences sociales de l'université de São Paulo et doctorante en histoire de la pensée politique à l'ENS de Lyon. Sa thèse, sous la direction de Michel Senellart, porte sur la démarche éthico-critique de Michel Foucault durant la période allant de 1976 à 1979.